

Apologie du végétal

ÉTIENNE BEAULIEU, *Splendeur au bois Beckett*, Montréal,
Éditions Nota Bene, collection La ligne du risque, 2016,
142 pages

Françoise Bouffière

Volume 11, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2017). Compte rendu de [Apologie du végétal / ÉTIENNE BEAULIEU, *Splendeur au bois Beckett*, Montréal, Éditions Nota Bene, collection La ligne du risque, 2016, 142 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(3), 17–18.



APOLOGIE DU VÉGÉTAL

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

ÉTIENNE BEAULIEU
**SPLendeur AU BOIS
BECKETT**

Montréal, Éditions Nota Bene,
collection La ligne du risque, 2016,
142 pages

Étienne Beaulieu est professeur de littérature, directeur des éditions Nota bene, membre fondateur des cahiers littéraires *Contre-jour* et écrivain (auteur notamment de *L'âme littéraire*). Dans *Splendeur au bois Beckett*, il rassemble une trentaine d'essais, dont le premier a donné son titre au recueil. Ces textes sont nourris de réflexions de hautes voltiges tant écologiques que philosophiques. Étienne Beaulieu y invite le lecteur à «une transformation profonde de nos modes de vie et de notre rapport à la forêt, aux arbres, aux plantes, au minéral même, à nos maisons, à nos familles, à la manière dont nous concevons la relation entre l'humanité et la Terre¹» (p. 35). Vaste programme tant il semble pour l'auteur que nous soyons rendus au point de pouvoir seulement espérer garder ce qui reste de notre saccage de la terre. Heureusement, le bois Beckett a échappé au massacre. Dans les propos de l'auteur, il le présente comme un modèle de forêt urbaine à protéger ou à recréer dans nos cités afin d'habiter sous la protection du feuillage.

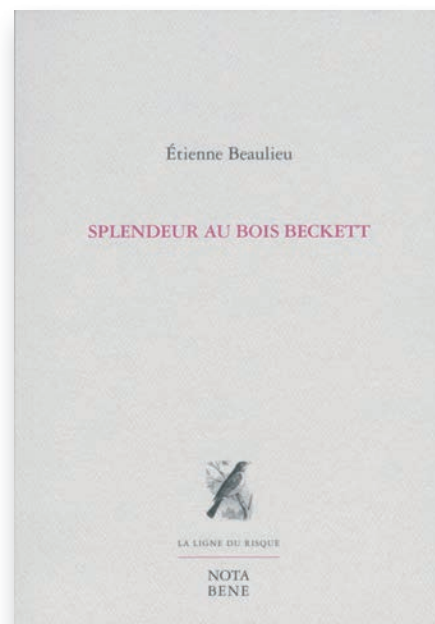
Rendons-nous donc à Sherbrooke, «à l'extrémité nord de boulevard Jacques-Cartier là où la voie royale ouverte à l'automobile par l'occident s'arrête net devant un boisé qui défie la civilisation en laissant pousser des hêtres, des saules, des érables, des frênes, des mélèzes et quelques pruches en plein cœur d'une ville qui avait pourtant planifié la poursuite de son œuvre d'éradication» (p. 11). À partir de là, il suffit de suivre la prose magnifique de cet essayiste qui rêve d'une «révolution végétale dont la Terre a profondément besoin» (p. 36). Le bois Beckett, dit-il, est un miracle politique dans le sens où il a échappé aux promoteurs immobiliers grâce à l'alliance locale entre un groupe de citoyens bénévoles et l'administration de la ville de Sherbrooke. Je laisse au lecteur le plaisir de découvrir l'histoire de cette ancienne ferme Beckett et pourquoi ses quatre-vingts hectares représentent, comme l'explique Étienne Beaulieu, «une synthèse territoriale et culturelle entre Amérindiens, anglophones et francophones» (p. 12).

Personnellement, la découverte de ce bois, par la lecture faite de pouvoir m'y rendre, m'a oxygénée. Étienne Beaulieu est un érudit, un intellectuel dont nous avons besoin et sa défense du végétal va beaucoup plus loin que le simple cri d'un écologiste inquiet: elle informe; elle instruit. Si ses essais sont truffés de références et s'il n'est pas toujours facile de suivre le philosophe dans les méandres de sa pensée et de sa propre méditation, le lecteur curieux trouvera dans ce livre de nombreuses informations sur le développement des forêts, l'historique de leur destruction et de leur conservation.

Ce livre, traversé d'une juste colère, est dérangeant. Il est à lire et à relire lentement; «Compost de la pensée», dirait Étienne Beaulieu dans une de ces tournures dont il a le secret et qui nous confondent.

Il trouvera également, dans un autre ordre d'idées, une étude littéraire de l'amitié selon Joubert en passant par Montaigne, des réflexions sur ce qu'est la compassion et ses limites, un beau texte sur l'acte de lecture «De très loin» (p. 99 à 106), ainsi qu'une réflexion sur la colère ou «l'envers de la raison» qu'il nomme également «l'animalité de l'homme, et non celle des animaux» (p. 137). J'ai personnellement éprouvé un grand plaisir de lecture dans la poésie des textes: «Après l'orage» (p. 41 à 58) et «Soudain l'image du fleuve» (p. 93 à 95). La prose contenue, dont la pureté tient du haïku, prolonge agréablement la promenade au bois Beckett dans le silence de l'économie des mots.

Étienne Beaulieu nous recommande de réentendre Jean-Jacques Rousseau dans son éloge de la nature. Ces deux «promeneurs solitaires» ont beaucoup en commun quand ils herborisent. Tous deux enseignent la sagesse du végétal et invitent à trouver une forme de spiritualité dans la nature, une consolation au fait de n'être qu'un humain, car comme Rousseau, Étienne Beaulieu se méfie des humains. Quand le philosophe du XVIII^e siècle écrit «Je ne vois qu'animosité sur le visage des hommes, et la nature me rit toujours²», l'écrivain du XXI^e se demande carrément si l'homme mérite de survivre. Il lui reproche sa temporalité restreinte, son absence de responsabilité, son agitation et



son emprise sur le monde si éloignée et si incompatible avec la lenteur de la pulsion végétale, «pulsion de croître sous la lumière et de transformer le carbone en oxygène» (p. 66). Pulsion que l'essayiste qualifie de «lenteur d'être qui se déroule à une autre vitesse, que l'œil humain ne peut toujours pas percevoir, non parce qu'invisible, mais parce que trop lente» (p. 66) et qu'il oppose à la pulsion fugueuse de l'animal induisant ainsi une sorte de hiérarchisation du vivant. Les végétaux y occupent visiblement le haut du pavé, au-dessus de l'animal et bien derrière l'humain, ce «parasite mortel pour la terre» (p. 37).

Environnementaliste à l'éthique redoutable, Étienne Beaulieu s'interroge sérieusement sur la capacité de l'homme à jouer son rôle «de gardien du monde», un monde que nous habitons en mauvais locataire puisqu'en aucun cas nous n'en sommes les maîtres et surtout pas le centre.

Bien qu'il ait raison sur ce point, il me semble cependant difficile d'adhérer à la hiérarchisation du vivant. J'y vois un absolutisme inquiétant, car je considère le vivant comme une entité en soi et je pense que toute tentative de cloisonnement ou jugement est un non-sens duquel notre mentalité occidentale a déjà des difficultés à se défaire. Quand je lis par exemple: «Le fait que les hommes pensent, la certitude que la pensée est une activité nécessaire ne signifie qu'une chose: que notre esprit n'a pas la densité du réel et ne peut égaler le dehors, sa complexité» (p. 45), je me demande pourquoi comparer ce qui est indissociable. Il n'y a rien à égaler, il suffit de vivre en harmonie. Avouons cependant avec l'auteur que l'être humain manque sérieusement de modestie, qu'il mérite de se faire remettre à sa place, car le péril écologique dépend entre autres de sa capacité à repenser sa juste place sur terre.

Des solutions pour sauver la planète? L'essayiste recommande premièrement de protéger les forêts anciennes, de planter des arbres, encore et encore, partout et sans

1 Notons que l'auteur utilise toujours la majuscule pour nommer la Terre.

2 Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Folio classique, p. 163.

suite de la page 17



vous l'ai dit, ce livre, traversé d'une juste colère, est dérangeant. Il est à lire et à relire lentement; « Compost de la pensée », dirait Étienne Beaulieu dans une de ces tournures dont il a le secret et qui nous confondent. ❖

relâche. Deuxièmement, du point de vue du droit écologique, en se rapportant aux textes fondateurs de Christopher D. Stone, Étienne Beaulieu suggère « d'octroyer des droits légaux aux objets naturels : aux montagnes, aux rivières et aux fleuves, aux animaux bien sûr, comme c'est déjà le cas pour certains d'entre eux, notamment les animaux domestiques, et évidemment aux forêts » (p. 31). Enfin, et surtout, de penser le développement à long terme, en changeant, nous l'avons compris, nos mentalités nombrilistes. Je

PAUL LAVALLÉE
LES VÉGÉPLASTIQUES. COMMENT METTRE
UN TERME À LA POLLUTION PAR LE
PLASTIQUE

Québec, Éditions MultiMondes, 2016, 98 pages

Le plastique est partout. Ce dérivé du pétrole, mis au point dans les années 1920, a connu un succès fulgurant. C'est un matériau aux innombrables possibilités et ses propriétés lui ont rapidement permis de trouver place dans un si grand nombre de procédés de production et dans toute la chaîne logistique de consommation qu'il est désormais « devenu impossible de s'en passer » (p. 12) reconnaît Paul Lavallée. Le physicien retraité de l'UQAM livre ici une très intéressante synthèse de vulgarisation des enjeux et défis soulevés par l'usage généralisé de ce matériau qui est en passe de créer un immense problème environnemental.

La pollution par les plastiques fait peser de nombreux périls à la biosphère et du coup menace les conditions de vie et de survie de nombreux d'espèces d'animaux et de végétaux, sans parler de l'empoisonnement des humains par sa dispersion et son intégration dans la chaîne alimentaire. Lavallée les présente et les analyse dans un exposé simple et clair. Les plastiques ne se décomposent et ne se dégradent que très lentement, dispersant toutes sortes de composés toxiques. La solution du recyclage, qui a gagné beaucoup de crédibilité ces dernières décennies, reste une solution imparfaite, voire un leurre.

En effet, en raison des nombreux problèmes techniques associés au triage et aux divers procédés de reconversion, le recyclage ne parvient guère à traiter qu'une fraction de la masse produite. Partout où il est pratiqué, le taux de recyclage stagne entre 20 et 30% alors que la masse produite ne cesse d'augmenter. Les chiffres sont plus ou moins fiables, mais Lavallée parle de plusieurs centaines de millions de tonnes produites annuellement, dont la plus grande part est enfouie ou, le plus souvent, dispersée sans ménagement. Une partie est certes « valorisée » par combustion, mais là encore, ce ne peut être une solution viable puisque l'incinération produit des gaz toxiques qui n'améliorent en rien la qualité de l'air.

Bref, le plastique génère une pollution insoutenable. Tout le monde a vu les images du « continent de plastique » qui flotte à la dérive et les vidéos d'animaux pris dans les débris, empoisonnés par ce qu'ils ingèrent. Lavallée ne manque pas de rappeler que si elle est moins spectacularisée, la pollution terrestre par les plastiques n'est pas moins grave. À ses yeux, et la démonstration est convaincante, il faut « passer des pétroplastiques aux végéplastiques » (p. 34) pour en finir avec cette menace. Ces derniers ne constituent pas à proprement parler une nouveauté : ils ont été inventés à peu près au même moment que les premiers. Leur sort n'est pas sans rappeler celui du moteur électrique, lui aussi écarté par les intérêts pétroliers. Devant la menace montante, leur usage est en voie de réhabilitation, d'autant que les progrès récents ont permis d'en élargir le potentiel et de réduire les coûts.

Fabriqués à partir de végétaux, ils peuvent se substituer avantageusement aux multiples formes de pétroplastiques. Ils sont produits à partir d'une ressource renouvelable et, au surplus, ils sont compostables. L'ouvrage en présente les diverses caractéristiques et c'est fait sans complaisance. Il ne s'agit pas d'une solution miracle, la substitution pose des défis techniques et économiques, à n'en pas douter. Mais Lavallée montre bien qu'ils sont relevables. La discussion des avantages et inconvénients,



celle des objections que soulèvent aussi bien les écologistes que le lobby des industries du recyclage est fort éclairante et menée sans complaisance. Il est possible d'utiliser les végétaux sans faire concurrence à l'agriculture aux fins alimentaires. Le compost qu'on peut tirer de ces végéplastiques peut servir à améliorer les pratiques agricoles et à transformer un déchet en véritable ressource intégrable aux cycles de la nature.

Pour parvenir à s'affranchir ainsi des pétroplastiques, il faudra des politiques publiques fortes et une réglementation rigoureuse. Lavallée est convaincu qu'il faudra des accords internationaux pour parvenir à imposer des solutions viables. Il faut, pense-t-il, non seulement combattre les façons de faire et de produire qui encouragent le « jeter après usage » chez les consommateurs, mais encore et surtout encadrer « la liberté inouïe dont jouissent les producteurs de plastiques » (p. 82) qui peuvent mettre en marché des matériaux sans se soucier le moins du monde de leur impact environnemental et même, dans de trop nombreux cas, de leur innocuité. C'est l'enjeu des externalités négatives, comme disent les économistes. Un enjeu particulièrement sensible et qui fixe trop souvent des conditions de concurrence inégale entre les économies en plus de saper l'efficacité des mesures spécifiques adoptées par les États les plus responsables. Lavallée reste lucide, la réglementation qu'il souhaite devra aussi s'appliquer aux végéplastiques afin d'éviter des dérives toujours possibles. L'angélisme n'a pas sa place : les vertus d'une telle ressource peuvent être dévoyées.

Comme les biens se négocient à l'échelle du monde, il faudra bien que la réglementation soit incorporée aux règles du commerce international et qu'elle reflète le souci indispensable de préservation de l'environnement et de la biosphère. Appuyée sur un plaidoyer éthique assez répandu chez les défenseurs de l'environnement, la proposition de Lavallée reste d'un optimisme qui ne convaincra peut-être pas tout le monde. Les plus sceptiques ne manqueront pas de faire remarquer qu'il est loin d'être acquis que les solutions seront déployées en temps utile, étant donné l'ampleur du problème et la vitesse à laquelle il ne cesse de croître. Les pragmatiques trouveront néanmoins dans ce petit ouvrage des raisons de penser que l'action locale et ponctuelle pourrait peut-être fournir un levier essentiel à une révolution technologique qui sera au cœur de la transition écologique de l'économie.

Robert Laplante
Directeur des Cahiers de lecture